

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sur la route de la création

Claude Beausoleil

Number 116, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beausoleil, C. (2004). Sur la route de la création. *Lettres québécoises*, (116), 51–51.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Sur la route de la création

On imagine toujours la mer ailleurs. Pourtant, même au Québec, il y a la mer, avec ses marées, flux et reflux, ouverture sur l'universelle répétition du même en transformation.

L'ACHRONIQUE

CLAUDE BEAUSOLEIL

SAINTE-LUCE-SUR-MER, SEPTEMBRE 2004. Depuis le 21 août, je suis écrivain en résidence à l'occasion du Camp littéraire Félix. Ça existe depuis six ans. L'an dernier, Louise Desjardins était l'invitée. Pour « commencer ou terminer une œuvre ». C'est ce que je lis dans le programme. Le Camp littéraire Félix, lui, existe depuis quinze ans. C'est discrètement que la poète qui l'anime, Danyelle Morin, me l'apprend dans le hall de la belle Auberge de Sainte-Luce où se déroulent la plupart des ateliers. Rouge et blanche, vive dans l'air qui danse face à ce fleuve salé, presque mer, bleu, traversé de vols d'oiseaux, de quelque chose aussi d'infiniment particulier, comme l'église du village avec ses vitraux colorés d'histoire qui, entre Marie de l'Incarnation et Jacques Cartier, montre un couronnement de Clovis par saint Remi et une Jeanne d'Arc étonnante de vitalité. Aussi ce cimetière où des anges blancs veillent sur la pointe qui s'avance contre vents et marées.

Au premier atelier, sur le roman, Élise Turcotte brasse la baraque. Conseils, questions, écoute, mais aussi l'heure juste. Elle m'impressionne avec sa manière à la fois fragile et forte de parler des émotions et du texte avec ses techniques, un travail. C'est une occasion de résoudre des problèmes de création, en toute liberté, de partager. Les discussions sont animées, sans tricherie. Pendant les repas, on aborde d'autres aspects comme la situation des écrivains, la diffusion de la littérature au Québec, les librairies, ou, plutôt, leur absence, en région surtout. Je prends encore plus conscience d'un ensemble de problèmes



DANYELLE MORIN



ÉLISE TURCOTTE

vécus au quotidien par ces gens qui sincèrement veulent écrire. Les idées fusent. On rigole aussi. On parle jusqu'à tard de tout ce qui touche à la création. La place de la littérature québécoise au Québec... La vie d'un livre... La critique... Le plaisir de lire... Tout y passe. Je sens les gens à l'écoute, passionnés en fait.

Le second atelier porte sur le haïku. Francine Chicoine écoute les attentes : on entend la délicatesse et le respect des intervenants. Saisir l'instant. La brièveté. La fluidité. Cette forme poétique japonaise a ses émules dans le monde entier. L'animatrice parle avec émotion d'Evelyne Voldeng. Une compassion pour les hasards de la vie rôde dans le cercle des participants. Les discussions reviennent sur le haïku dont les premiers adeptes en poésie québécoise ont été, dans les années vingt,

Jean Aubert Loranger et Simone Routier. Je me souviens qu'en poésie de langue espagnole, c'est le Mexicain José Luis Tablada qui a ouvert la voie.

Aux repas, reviennent les problèmes du livre au Québec. D'où nous vient cette peur du livre, de l'écrit, de la lecture ? De nous, de notre culture ?

Dans les semaines qui viennent, il y aura d'autres ateliers, d'autres discussions avec Marie-Sissi Labrèche, Esther Croft et Danielle Dussault, en octobre, un atelier « hors les murs » à Moffet, en Abitibi-

Témiscamingue, avec Robert Lalonde qui vient de faire paraître *Iotékha*. Entre ces ateliers, je suis face à la mer. Je lis *Memory Babe*, une passionnante biographie critique de Jack Kerouac par Gerald Nicosia, traduite par Marcel Deschamps et Elisabeth Vonarburg (Éditions Québec Amérique 1994). Je me rends compte à quel point Kerouac est québécois avec ses rêves, ses peurs, ses utopies. Ses visions prennent racine dans un désir d'explorer l'instant, d'inventer à partir de ce qui l'entoure. Créer du nouveau sur un continent nouveau. Kerouac est le premier écrivain d'origine québécoise à avoir atteint une réputation internationale.

Je rêve face à la mer. Des mots voguent au large. J'entends *Le bruit des choses vivantes*, *Sous nos pas*. La Brèche rappelle *De belles paroles sur l'imaginaire de l'eau*. Je pense à *Suite marine*, ce grand recueil de Robert Choquette, ouvrant des vagues de rêve à la croisée des mondes. Et si nous avions moins peur de tout...